



L'EGLISE DES PAUVRES

Conférence du père Joseph Wresinski à un groupe de prêtres de la Mission de France, probablement en 1963

Nous ne pouvons plus guère nous réunir entre prêtres, entre catholiques, sans que ces paroles nous viennent à la bouche. Et l'on peut se demander pourquoi la catholicité doit vivre cet état de tension, cet état de recherche anxieuse, pour retrouver la réalité de l'Eglise des Pauvres. On peut se demander quels sont donc ces Pauvres que l'Eglise a perdus, et pourquoi elle les a perdus.

LES PAUVRES

D'abord, quels sont les Pauvres que l'Eglise recherche ?

Beaucoup nous répondront qu'il faut aller dans des pays lointains pour les trouver. Vous et moi, nous savons que la réalité n'est pas aussi rassurante. Nous savons que les pauvres sont d'abord parmi nous. C'est à travers eux, les pauvres de parmi nous, que nous voudrions examiner la question de l'Eglise des Pauvres. Et je ne pense pas à cette pauvreté isolée dont on parle beaucoup aujourd'hui, à ces cas particuliers dispersés à travers les classes moyennes ou très modestes : le cas de la famille nombreuse ou sans père, le cas du malade chronique, du chômeur, du vieillard... Je pense au milieu des pauvres que pendant un certain nombre d'années, nous avons pu croire en voie de disparition dans nos pays développés et dont nous redécouvrons aujourd'hui la réalité sociologique, culturelle, géographique à travers tout le monde occidental.

En effet, lorsque les facteurs de pauvreté tels la maladie, le chômage, le nombre d'enfants deviennent des éléments structurels et chroniques, ils finissent par provoquer une pauvreté généralisée. Cette pauvreté crée et maintient, tout comme par le passé, des ensembles humains, des groupes. Des mécanismes professionnels, sociaux, de logement ou autres jouent, qui font que les pauvres chroniques forment un monde physique, des "zones grises", comme disent les Américains. Zones sous-privilegiées qui, par leur existence même, recréent la pauvreté, et qui par ailleurs recrutent les pauvres provenant d'autres sphères de la société.

Nous connaissons tous ces quartiers défavorisés dont les habitants demeurent pauvres par la force des choses, parce qu'ils forment un milieu qui a moins de chances que d'autres de profiter des biens de l'ensemble. Madame de Belleville, dans son étude de la morphologie de la population active de Paris dit que c'est parce qu'on habite certains quartiers qu'on est pauvre. Cela est vrai dans la mesure où habiter un quartier signifie faire partie d'un milieu culturel et social défavorisé.

Encore que ce milieu, comme tout ensemble humain, produit ses éléments dynamiques, des leaders qui pourraient faire évoluer l'ensemble. Cependant, ces leaders, par

la pression sociale, sont rapidement propulsés vers d'autres quartiers plus favorisés. Je pense à ce Curé d'une paroisse pauvre de Caen qui me disait un jour : *"Que voulez-vous, ma paroisse est pauvre et la politique du logement, l'action des services sociaux et l'opinion convergent pour lui soustraire ses éléments dynamiques, ses foyers les plus évolués. Aucun effort n'est fait pour revaloriser le quartier et les logements neufs se construisent ailleurs."* Ce curé avait, sur sa paroisse systématiquement sapée, une importante cité d'urgence qui, elle, recrutait la population sous-développée la plus atone, la plus apathique et sous-développée de la ville.

En effet, ceux qui ne peuvent pas se maintenir à un niveau supérieur dans d'autres groupes, aboutissent par la force des choses dans ces lieux où se trouvent le logement, le système socio-économique, le niveau culturel auxquels, avec leurs faibles moyens, ils peuvent aspirer. Ceci est d'autant plus vrai que la pauvreté chronique suscite des manières d'être et de vivre peu appréciées dans des groupes plus aisés.

Si ces ensembles humains à la fois recruteurs et générateurs de pauvreté ne forment pas une classe à proprement parler, s'ils sont plutôt les défavorisés, les marginaux de la classe ouvrière, ils forment néanmoins des groupes sociaux particuliers : ils sont conscients d'appartenir à un groupe à l'intérieur duquel ils ont une place et où ils entretiennent un certain nombre de relations économiques, de voisinage, de parenté...

LES MISERABLES

Est-ce là le monde des pauvres que l'Eglise doit retrouver ? Nous devrions répondre que c'est là **un** des mondes de la pauvreté. Car il y a plus pauvre encore, et là, ce n'est peut-être plus de pauvreté mais de misère que nous devrions parler.

En effet, ceux parmi nous qui ont habité les zones grises de nos grandes villes connaissent ces familles plus pauvres encore que les autres, qui forment parmi les pauvres des univers à part et n'entretiennent pas avec leur voisinage des relations amicales, des relations d'échange. Si, individuellement, ces familles appartiennent à des catégories de pauvres que nous connaissons - familles nombreuses, handicapées physiques ou mentales, chômeurs ou d'autres encore - si physiquement elles appartiennent à des quartiers défavorisés, elles se distinguent pourtant d'une manière particulière. Tout en portant tous les stigmates de la pauvreté, en subissant tous ses avatars et en courant tous ses risques, elles vivent comme des corps étrangers au milieu des autres. Elles ne sont pas intégrées dans la vie commune. Pourquoi en est-il ainsi ?

Nous pensons que c'est parce qu'elles se sont en quelque sorte accommodées d'un état inférieur, misérable, qui est inacceptable pour leur entourage pauvre. N'étant pas capables de surmonter un excès de handicaps, elles se sont adaptées, comme le disent Vexliart et Debuyst, *"en rétrécissant à l'extrême leurs besoins."* Elles se sont retirées à un niveau inférieur à celui de leur voisinage.

D'autres familles sont enracinées à ce niveau parce que leurs parents y sont nés. Elles ont gardé, ou retrouvé après de courtes expériences à un niveau plus évolué, les manières d'être de leurs propres parents et grands-parents. Or, ces manières d'être pauvre du passé ne sont plus celles d'aujourd'hui. La pauvreté, elle aussi, a évolué et le pauvre d'il y a 30 ou 40 ans est un inadapté par rapport au pauvre d'aujourd'hui.

Familles inadaptées, c'est ainsi que nous appelons cette population qui, en fait, s'est admirablement adaptée à une situation difficile, intenable, en l'acceptant, en s'installant dans la misère. Elle continue à vivre et à s'affairer, mais dans un univers aux dimensions et aux normes réduites, aux besoins amputés par rapport à ce que la société globale considère comme acceptable. De là, une absence quasi-totale d'intérêt pour les valeurs culturelles et sociales, qui ont cours dans la société moderne. Ce désintéressement qui indignait les services sociaux, les

oeuvres de bienfaisance et, avouons-le, parfois les membres du clergé, est sans doute le plus grand défi qu'un homme puisse lancer à une société qui a permis qu'il demeure exposé trop longtemps aux menaces de la misère. Il s'explique, puisque les valeurs courantes sont incompatibles avec l'état de misère auquel cette population a cédé.

Les groupes pauvres, eux, acceptent mal ces familles qui ne luttent pas pour un autre bien-être, qui alourdissent le groupe, lui sont à charge. Les pauvres rejettent les misérables. Aussi, certains mécanismes socio-économiques aidant, ces derniers se retrouvent maintenant souvent entre eux, dans des taudis, des cités d'urgence, dans des casernes désaffectées ou, plus délaissées encore, dans les terrains vagues qui entourent les villes. Ils y créent des bidonvilles ou ce que les Allemands, avec une extraordinaire rigueur de langage, appellent des cités sauvages ("*wilde Siedlungen*"). Cités sauvages, cristallisation de la misère, comme les zones urbaines grises sont la cristallisation de la pauvreté.

LES DIFFICULTES DE DISTINGUER ENTRE PAUVRES ET MISERABLES

Certes, il n'est pas toujours facile de distinguer de façon rigoureuse entre pauvres et misérables. Si le quartier urbain héberge la famille "inadaptée", la cité sauvage, le bidonville accueillent aussi le pauvre. Et entre les uns et les autres évolue une population ni d'ici, ni de là, pauvres trop handicapés, sollicités par la misère, cette misère que l'on appelle aujourd'hui inadéquation. Population ambivalente, comme dit le sociologue Jean Labbens, fortement attirée par la misère, d'une certaine manière envahie par elle, mais conservant la notion des valeurs du monde des pauvres.

Pauvreté et misère, deux mondes aux contours vagues, donc voués à s'entremêler, puisqu'ils partagent les mêmes lieux d'habitation, voués à se rencontrer dans les mêmes occupations professionnelles modestes, voués à être englobés dans les mêmes jugements, tantôt celui du bon, tantôt celui du mauvais pauvre. Deux mondes cependant, dont on peut dire que l'un a conservé une certaine conscience d'appartenance, de rôle et d'avenir, tandis que l'autre vit presque uniquement dans un présent rétréci, inutile, sans rapport avec le lendemain. En effet, ce qui nous semble distinguer de manière significative la situation des pauvres de celle des misérables, c'est qu'aux uns la société reconnaît encore le droit à un milieu accueillant où ils soient chez eux. Les pauvres, au moins en théorie, peuvent vivre et accéder à une promotion sociale sans être obligés de s'exiler du groupe qui représente leur terre natale. Les misérables, eux, tout comme les travailleurs les plus démunis d'antan, doivent subir cette ultime peine de ne pas être reconnus en tant que groupe, sinon en tant que groupe néfaste, porteur de vices et qu'il faut détruire pour le bien de ses membres. Moins nombreux que ces travailleurs exploités du passé, moins utiles surtout, ils sont souvent frappés de cette pire de toutes les ségrégations : celle qui détruit leur groupe et les isole dans des milieux qui ne les accueillent pas.

L'EGLISE DEVANT LES PAUVRES ET LES MISERABLES

Lorsque nous vivons parmi les pauvres et les misérables d'aujourd'hui, ou lorsque nous nous approchons d'eux, nous ne pouvons pas ne pas reconnaître leur air de parenté avec le monde même des pauvres et des misérables, dans lequel l'Eglise a pris ses premières racines. Ils sont de la même famille que la foule des humbles qui entouraient Jésus ; de la même famille que ces misérables, toujours à l'arrière-plan, mais que Jésus replaçait toujours à nouveau au centre : ces hommes et ces femmes exposant leurs plaies et leurs souffrances sans cette retenue que peuvent avoir les riches. Ils sont de la famille de la Samaritaine, des larrons, de la femme qui ameublait le quartier pour la drachme retrouvée...Que s'est-il donc passé pour qu'aujourd'hui, l'Eglise et les déshérités ne se trouvent plus unis dans un destin commun ?

LA PRISE DE DISTANCE PAR RAPPORT AUX PAUVRES

Parlons des pauvres d'abord. Que s'est-il passé pour que l'Eglise se détache d'eux ? Nous voudrions ce soir proposer une double réponse à cette question.

1. Notre religion, d'une religion des pauvres, est devenue une religion intellectuelle

Tout d'abord, l'Eglise qui était l'Eglise des pauvres, enseignant une religion de pauvre, avec tout ce que celle-ci porte en elle de matérialité, est peu à peu devenue une Eglise intellectuelle. Elle s'est introduite dans un système intellectuel, elle a baptisé et assumé un héritage intellectuel gréco-romain. Elle s'est engagée alors plus avant dans le domaine de l'intelligence, de l'abstraction, du symbole.

Or, le Pauvre, lui, ne peut pas la suivre dans cette voie. Dans sa vie, les besoins, les aspirations profondes apparaissent sous une forme immédiate matérielle. Sa situation lui impose en quelque sorte une conception matérialisée des choses qui s'étend jusqu'à la religion. Aussi le Christ lui a-t-il apporté une religion parfaitement à sa portée, toute remplie d'éléments concrets que ses mains pouvaient toucher, qu'il pouvait introduire en lui, non pas à travers la pensée abstraite, mais par la vue et le toucher. (Songeons à la guérison de l'aveugle-né, au baptême par l'immersion, au vrai repas...)

L'Eglise s'est peu à peu détachée de cette religion matérialisée. Elle a remplacé le concret par le symbole ; elle s'est laissée tenter par la dimension intellectuelle. Elle a même intellectualisé la conception de la pauvreté ; elle en a créé une notion quelque peu abstraite et même stéréotypée. Dans cette notion idéale, elle a dépouillé la pauvreté de toute son enveloppe matérielle répugnante, de sa saleté, de ses odeurs, de ses manifestations bruyantes. Elle l'a dépouillée de son contenu de dégradation morale aussi, de tout ce qu'elle porte en elle de diminution de l'homme intérieur. Elle a créé le stéréotype du bon pauvre et, par là, du mauvais pauvre aussi (tel Evêque, ne parlait-il pas récemment des *"vrais pauvres"* ?). Elle a oublié que la pauvreté est avant tout une situation non pas morale mais existentielle. Par le fait même, elle a décroché de la réalité des pauvres.

2. L'Eglise des pauvres qui était celle de la révolution et de l'avenir, est devenue l'Eglise de l'ordre, la conservatrice du passé

En second lieu, l'Eglise qui était l'Eglise des Pauvres, et donc par définition celle de la dynamique révolutionnaire, du lendemain à venir, est peu à peu devenue l'Eglise d'un ordre établi. Elle a introduit un ordre et elle en est devenue le défenseur. Elle a pris un aspect conservateur. Elle n'apparaît plus comme engagée dans les forces du progrès. Là non plus, le Pauvre n'a pas pu la suivre dans sa transformation, puisque sa situation même porte en elle le changement, le bouleversement de l'ordre.

Ajoutons que, tant que l'ordre établi était un ordre d'Eglise, porté par des hommes d'Eglise, son aspect conservateur pouvait se comprendre. On pouvait penser que cet ordre était parfait. Mais peu à peu d'autres courants ont contribué à l'ordre établi ou ont imposé le leur : les humanistes, les socialistes, les courants non-chrétiens se sont infiltrés dans le grand courant de l'Eglise ou y ont pour le moins laissé des marques qui ne lui sont pas propres. Pourtant, elle a continué à agir comme si c'était son ordre à elle qu'elle défendait. Comment cette Eglise aurait-elle pu continuer en même temps à faire cause commune avec le Pauvre ?

A noter que nous parlons ici surtout de l'Eglise dans un monde qui s'urbanise. Dans les campagnes, le cheminement ne fut pas tout à fait le même. C'est l'évolution de l'Eglise en tant qu'Eglise intellectuelle et conservatrice "urbanisée" si l'on ose dire, qui trouve son aboutissement, au XIX^e siècle, dans un véritable divorce d'avec les Pauvres. Pourtant, peut-être à aucune autre époque ne les a-t-elle autant cherchés. Que de démarches n'a-t-elle pas entreprises auprès d'eux, que d'œuvres n'a-t-elle pas établies. En réalité, elle s'était trop éloignée de l'essence même de la pauvreté, pour pouvoir encore l'assumer. On peut dire qu'elle était devenue pour les pauvres l'Eglise de la miséricorde, beaucoup plus que celle de la foi. Sa démarche n'était plus celle de l'évangélisation mais celle de la caritas.

"Caritas", c'est le nom même que portent encore les grandes oeuvres de secours catholique. Elles émanent de cette Eglise qui apportait le pain, mais non pas l'Eucharistie ; qui donnait mais n'exigeait plus rien. Le Pauvre, devant elle, n'était plus l'égal dont on exige mais l'être d'un état inférieur, vers lequel on se penche et à qui on ne demande rien. La démarche de l'Eglise en ce sens était quelque peu équivoque, puisqu'elle voulait bien attirer le Pauvre chez elle, mais elle ne voulait pas être l'Eglise des Pauvres. Elle ne voulait plus lier son destin au leur.

L'ELOIGNEMENT DES PAUVRES ENTRAINE LA PERTE DE VUE DES MISERABLES

N'étant plus des Pauvres, comment l'Eglise eût-elle pu être des misérables, de ces marginaux de la pauvreté ? Elle n'a pas pu avoir conscience de leur existence autonome. Si les pauvres ont pu être atteints au moins par sa caritas, les misérables lui ont généralement échappé complètement. Elle a voulu les inclure dans une seule démarche vers un monde de pauvres dont ils étaient en réalité de plus en plus séparés. Elle les a laissés s'échapper d'autant plus facilement, qu'ils cadraient moins encore que les autres avec sa conception intellectuelle, idéale des pauvres. Ils étaient les mauvais pauvres par excellence. En effet, si elle a fait une distinction, ce n'était pas entre pauvres et misérables mais entre bons et mauvais pauvres.

Les misérables pour leur part, nous l'avons vu, ont été dans l'impossibilité d'imposer à d'autres la conscience d'une couche sociale, d'un milieu misérable qu'eux-mêmes ne possédaient pas. Ils ne possèdent pas cette conscience de ce qui est pourtant une réalité : leur appartenance à un groupe social propre - parce que tout dans la société environnante, y compris l'Eglise, se conjugue pour lui interdire cette prise de conscience. Puisque le monde ne les reconnaît pas, sauf en tant que milieu néfaste qu'il faut détruire, eux-mêmes ne peuvent pas se reconnaître autrement que comme groupe indigne d'existence.

L'EGLISE DE DEMAIN : EGLISE REINSTALLÉE DANS SON MILIEU D'ORIGINE

Bien entendu, l'Eglise ne pouvait pas demeurer en état de divorce ; elle ne s'est jamais réellement accommodée de cet état. Sa conception d'elle-même comme d'une Eglise à trois niveaux : Eglise triomphante, Eglise militante, Eglise souffrante, cette conception même ne le lui permettait pas.

Il fallait qu'elle retrouve la réalité de l'Eglise qui souffre, non pas seulement dans l'Eglise du silence de l'autre bout de l'Europe, mais aussi chez nous, dans l'Eglise des pauvres et des misérables dans nos propres frontières.

Comment le fera-t-elle ? Peut-être la question ne se pose-t-elle plus ? Elle se réinstallera à l'intérieur même de ces milieux marginaux qui s'étendent, en couche de population, à travers le monde développé comme à travers le monde sous-développé. Elle y réapprendra deux choses :

1. A travers sa vie authentiquement pauvre parmi un peuple pauvre, en reprenant contact avec les choses simples et concrètes, elle se "désintellectualisera", elle retrouvera la réalité de l'incarnation et le langage incarné qui est celui des pauvres.

2. A travers la communauté de destin retrouvée, l'Eglise réapprendra également tout naturellement ce qu'est l'esprit révolutionnaire, le vrai esprit des Evangiles. Car sa présence parmi les pauvres ne peut être une présence passive. La présence silencieuse et passive ne pouvait être que celle de celui qui n'avait pas encore lié son sort à celui du milieu environnant. S'il y a réellement communauté de destin, l'Eglise sera obligée de repenser l'ordre du monde en fonction des pauvres et en elle se cristallisera le dynamisme même d'un peuple en état de souffrance, mais d'une souffrance active.

Elle sera ce dynamisme, elle le suscitera et le guidera.

C'est ainsi, avec sa dimension d'Eglise des pauvres retrouvée, que l'Eglise sera en réalité l'Eglise d'un ordre nouveau, l'Eglise d'une époque nouvelle, l'Eglise de demain.

Père Joseph Wresinski